

Krikor Beledian

# Seuils

*Traduit de l'arménien occidental par Sonia Bekmezian*

Éditions Parenthèses

« J'écris dans une langue non pas de rescapés, mais dans une langue rescapée, condamnée à la mort, exécutée en 1915 et toujours en sursis ; étrangement survivante. » Cette conscience d'un héritage à transmettre, Krikor Beledian la construit dès son plus jeune âge dans le quartier d'Achrafieh à Beyrouth où il est né en 1945. Dans une ville plurilingue, ce « fils d'orphelins du désert », les survivants de la Catastrophe, cultive son oreille polyglotte, étudie l'arménien, le français, l'anglais, l'arabe. Il poursuivra ses études de philosophie à Paris avant de se consacrer à l'écriture pour devenir une figure centrale de la littérature arménienne contemporaine. Ses nombreux recueils de poèmes (*Topographie pour une ville détruite* 1976, *Lieux* 1983, *Mantras* 2010), ses essais sur la poésie moderne (*Drame* 1980, *Le Cercle de feu* 1988, *Le Futurisme arménien* 2009), son cycle de récits autobiographiques (*Seuils*, *Le Coup*, *Signe*, *L'Image*, *Le Nom au bout de la langue*, *Deux*, *Le Renversement*) ont bouleversé le paysage littéraire arménien dont il a profondément renouvelé la pratique. L'ensemble de ses textes fait l'objet d'une édition intégrale aux éditions Sargis Khatchents-Printinfo à Erevan. En français, Krikor Beledian a publié *Les Arméniens* (Brepols, 1994) et l'ouvrage de référence *Cinquante ans de littérature arménienne en France: Du Même à l'autre* (CNRS Éditions, 2001). Il a par ailleurs enseigné à l'Université catholique de Lyon et, à Paris où il est établi, il est maître de conférence de langue et littérature arméniennes à l'Institut des langues et civilisations orientales (Inalco).

## SEUILS

LA LIASSE

ELMONE

VERGINE

ANTIKA

LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE



« Je changerai seulement la forme  
de mon langage  
et non point la lamentation  
sur mon malheur »  
GRÉGOIRE DE NAREK

# LA LIASSE



**L**a voix,  
venant de très loin, d'autrefois,  
eh, tiens !  
on dirait qu'elle bégaie ou qu'elle hésite, qu'elle halète,  
qu'elle se forme depuis les profondeurs,  
va-t-elle remonter vers des origines enfouies, creuser dans  
les strates généalogiques ou entamer le début d'un conte qui n'en est  
pas un ? je sais qu'il n'y a aucun conte ici dans sa bouche, mais des  
mots qui se préparent sous sa langue comme une pâte que l'on pétrit,  
des mots qui se forment avec précaution, je ne sais envers quoi mais  
c'est ainsi que je le perçois, ainsi que je l'entends,  
regarde !  
dit-elle, presque satisfaite,  
elle a trouvé l'intonation de celle qui tente de surprendre,  
ambiguë, oubliant peut-être la difficulté de sa tâche, adoptant  
immédiatement une tessiture sereine, une espèce de tonalité entre  
le neutre et le familier à laquelle on n'accorde pas d'attention,  
je parle d'une voix, mais ce n'est pas tout à fait exact, cela  
ne vient pas d'un seul lieu ; ainsi, moi-même, souvent, comme  
quelqu'un qui devient sourd, ne pouvant préciser l'origine d'un  
bruit, je deviens victime d'une illusion sonore et j'assimile l'écho à  
sa source, attribuant un sens et une valeur à la voix d'origine ; mais



cette indétermination ou son effet a sa vérité, la réalité parvient ainsi démultipliée,

ce que j'ai apporté

avec assurance, comme si ses paroles étaient venues par hasard à ses lèvres, comme si ce n'était pas elle qui parlait mais quelqu'un d'autre, quelqu'un qui se trouverait à l'extérieur, qui lui aurait demandé ou plus exactement suggéré de me parler : elle ne nomme pas précisément ce qu'elle donne, peut-être pour souligner surtout le fait d'offrir et pas seulement l'offrande, me laissant le soin de préciser ses paroles, toutes les lignes qui conduisent à ce mot — les cheminements, les impulsions, les visées, les voies, les événements — afin qu'en défrichant je parvienne à un mot qui recueille tout cela et qu'il me reste à reconstituer la totalité autour de ce mot ; elle veut que je répète ce qui a été appris et elle se chargerait alors de distinguer le juste, le certain du faux et de l'incertain.

Elle tend un paquet enveloppé dans un sac en plastique transparent, vieilli, fatigué, sale, dont on ne sait d'où il vient et, sur un ton tranquille, confiant qui — je n'en suis pas très sûr —, plutôt qu'un ordre, pourrait signifier un souhait, probablement une supplication :

garde-le, toi

je ne comprends pas pourquoi, à travers l'intimité du « toi », elle introduit une distance, on dirait qu'elle campe sa voix face à moi, qu'elle me met devant une obligation, elle va regarder, vérifier que je regarde ce qu'elle apporte, que je l'ouvre,

je l'ai ouvert,

j'ouvre mais je sais ce qu'elle a apporté, c'est pour cela peut-être qu'elle ne l'avait pas nommé, en quoi était-ce nécessaire ? d'ailleurs, cela n'a pas de nom pour elle, c'est moi qui vais le désigner, une liasse de photographies,

le terme d'album est trop prétentieux pour ce paquet comportant deux grands carrés de carton sur chaque face, jouant le rôle de reliure comme s'il s'agissait d'un manuscrit ancien, protégeant son contenu, une liasse de photos qui s'est entassée

comme du temps fossilisé, s'est rassemblée, épaissie, a été mise dans une malle un moment, puis a fait quelquefois le tour de la région, est passée d'une terre à l'autre, est restée un an ici, un an là, dans les profondeurs d'un sac, dans la partie arrière d'une armoire, a voyagé, s'est fatiguée, a cherché un lieu où elle n'a jamais pu rester, est tombée dans l'abandon, et voilà

garde-le, toi

je suis leur refuge, leur aboutissement,

un tas, compact : je regarde, je ne me souviens pas, je les connais, grandes et petites, des photos en noir et blanc, prises quand ?

vous n'étiez pas là

au temps où je n'étais pas là et où elles étaient là, quand Elles avaient voulu se faire photographe, elles étaient allées s'asseoir devant le photographe, raides, immuables, elles avaient attendu, patientes, comme toujours, avec la détermination des gens qui savent survivre, qui veulent absolument laisser aux autres quelque chose qu'ils considèrent comme important, en guise de testament ou plus exactement de chance et de maléfice, en leur léguant une responsabilité pesante envers le don et le donateur, les enfermant par là même dans leur promesse ;

je pourrais déchirer, jeter, renverser, brûler et oublier tout cela, fuir cette fièvre vaine de la conservation, la persévérance fouineuse du collectionneur ou l'inquiétude permanente du diariste, pour affronter le jour, le matin qui se lève et pour aller au-devant de ce pour quoi tant d'ardeur et de lucidité instinctives et mentales me seraient nécessaires... je peux ne pas accepter cette obligation, je le sais

je n'étais pas là et j'imagine difficilement cette époque ancienne, elle ne peut être mienne, je ne pourrai jamais entrer là-bas autrement que comme un intrus, dans cette époque qui n'en est pas vraiment une mais qui est plutôt une histoire où d'autres existaient avec leur nom, les événements de leur vie et ses épisodes — naissance, baptême, enfance, adolescence, mariage, enfants puis lente maturité et vieillesse — comme sur ces images où je voyais

les sept âges de la vie, chacun avec sa propre couleur, de l'enfant insouciant au vieillard décrépit dont le regard se détourne vers l'arrière, conférant à l'image une opacité hermétique,

photographies, fenêtres par lesquelles regarder à l'intérieur — comme je le faisais chaque fois que le doigt se dirigeait vers l'un ou l'autre visage — alors qu'elles sont dedans, dans la chambre, assises autour du feu ou accrochées aux murs : elles parlent, racontent, dorment ; il y aurait une grande pièce où je pourrais observer de tous les côtés : la femme suant dans son agonie, l'autre s'avançant vers la porte au-devant des bruits de pas, la troisième surveillant le monde à travers les barreaux de sa fenêtre,

une époque d'avant ta naissance, quand quelqu'un qui va être un jour le père du narrateur et quelqu'un d'autre qu'on peut appeler sa mère s'étaient rencontrés : celui-là, d'un côté d'une cloison, avait regardé par un trou du mur, celle-ci qui lui avait plu ; une époque où l'un et l'autre avaient voyagé dans des lieux éloignés, des lieux qui allaient devenir des pays mais où ils n'avaient pas pu s'installer, étaient arrivés là où tu seras mais où tu n'es pas encore, pour un laps de temps qui, pour eux, représentait un avenir, un passé, où ils existaient tout simplement sans s'affronter, alors que pour toi, tout cela offre une dimension complètement fictive ;

mais je ne peux les déchirer ; d'ailleurs, pendant longtemps je ne les ai pas regardées, elles ont continué leur existence, leur errance, de porte en porte, de seuil en seuil, de mains en mains ; au fond, plus je les ai ignorées et oubliées, plus elles se sont réduites à l'état d'ombre, se sont cristallisées, ont perdu leur cadre, leur carton fané, sont devenues légères, entièrement transparentes, j'allais dire translucides ; elles se sont incrustées, intriquées, imprimées dans mon regard, confondues dans mon esprit et ce que je prends pour le temps d'avant ma naissance est devant moi, avec la proximité de tout début et de tout point d'origine, il a jailli avant moi mais ne suis-je pas moi-même sur sa trajectoire ? il me porte sans que j'en sois conscient, est-ce pour cela qu'il demeure pour toujours un avenir possible,

pour l'instant, il ne s'agit ni de trouble ni même de récréation du passé mais simplement d'aller au-devant de ces images, de s'attacher à elles, plus exactement aux papiers, aux cartes postales, aux bouts de cartons dont le nombre me paraît avoir diminué au cours des années, après chaque voyage, puisqu'à chaque étape, la liasse a été ouverte, chaque fois les marges, les bords ont été abîmés, déchirés, chaque fois l'un ou l'autre a pris ou jeté selon son désir ou son humeur,

celle-ci est trop grande, celle-là trop abîmée, jette-la, si tu ne la jettes pas, quelqu'un d'autre le fera, ont-ils dit

dans celle-ci j'y suis, je l'ai prise, dans l'autre j'y suis pas et ça vaut pas le coup de la garder,

et ils s'assoient sur le divan, commencent à les examiner, s'extasient, s'étonnent, affinent leurs souvenirs, puis mettent le paquet de côté — ils doivent aller au marché, au football, manger, voir le match de hockey ou enregistrer Dallas, demain ils travaillent, les enfants doivent aller à l'école et tout ça ce sont de vieilles histoires, tantôt pittoresques, tantôt trop émouvantes, quoi qu'il en soit, comment dire, des images désuètes dans lesquelles se complaisent les esprits séniles ;

je les connais tous,

prends un crayon, écris,

je ne comprends pas pourquoi il faut que j'écrive, elle, elle ne peut pas écrire, elle joue juste le rôle de conteuse, elle va faire surgir une tapisserie de mots autour de chaque photo comme elle aime à le faire, sauter de l'une à l'autre, les feuilleter, joyeuse, triste, en colère, mais jamais indifférente,

écris, qu'on ne les oublie pas,

oui, il est facile de penser, ainsi qu'elle le croit, qu'elle en est convaincue, qu'en écrivant ils ne seront pas oubliés : j'inscris les faits,

cependant, il semble qu'il est indispensable d'écrire pour que se précisent, se différencient, prennent consistance les visages, les faits et surtout les noms, fragiles et mouvants, se mélangeant sans cesse, flottant dans une agitation permanente, pour qu'ils

deviennent définitivement réels, se complètent, se détachent de nous en venant à la parole, s'émancipent totalement d'elle, de toi, de moi, qu'ils soient objectivés, irrévocables, de même que telle ou telle parole héritée d'un être disparu ne peut plus être soumise à modification et demeure ce qu'elle est ;

ça c'est Vergine, celle-ci Elmone, ceux-là mes oncles — Aramaïs, Kévork, Ludwig — et plus haut, plus loin sur la ligne généalogique, il n'y a plus de visages photographiés, mais seulement des noms, Elia Effendi, grand-mère Hripsimé, grand-père Krikor, grand-mère Mariam qui, comme des fondateurs de lignées, demeurent obscurs, mythiques et, bien que ce soit le résultat du hasard — et quel hasard ! —, cet effacement fait partie de leur rôle (les blancs sont peut-être nécessaires pour pouvoir être remplis) et

je connais les visages, pourtant il y en a dont je ne me souviens plus, ils se sont perdus, comme les enfants disparus dans les déserts dont la seule trace est celle qui demeure dans le souvenir de quelqu'un ;

privés de dates, d'années, tous ces fantômes — hommes de haute taille, femmes assises dans des fauteuils, enfants, dans des photos de groupe ou des portraits avec des fonds très bigarrés mais toujours dans un style début de siècle qui souligne une fonction, une situation, un titre — se font rarement photographier en dehors des épisodes officiels,

tous ceux-là

rassemblés en un même endroit, semblent former une communauté mentale, une ville, un pays ; tous ceux-là paraissent avoir vécu dans un seul lieu, s'être rencontrés puis, un jour, s'être éloignés les uns des autres, anciens et nouveaux, mères et petits-fils, oncles et brus, et

garde-les, toi

que moi je garde les traces de cette communauté ? que je consigne sa réunification ou sa dispersion dans les dernières paroles d'une lignée exotique rassemblées par le dernier témoin dans un cahier qui parachève cette langue ?

la voix répète, passe d'une image à l'autre, on dirait qu'elle lit un livre invisible, elle ne se rend pas compte que si je ne l'écoute pas, tous ces gens vont devenir non seulement des fantômes mais aussi des chimères parce que sans sa parole, la photo est une construction de formes, de volumes, d'ombre et de lumière, belle, évidente comme toute apparence illusoire et fugitive inscrite sur du verre, sur la surface fragile d'une bande magnétique, une fine lumière qui souligne les formes et les immobilise et qui nous donne le plaisir suprême d'une présence devenue permanente,

mais la photographie, c'est sans doute une croyance naïve, ne vaut rien sans la mémoire ou sans indice précis, l'image, quoique je la considère comme universellement parlante, reste éthérée, irrecevable et incapable de former une narration à partir du mystère, et sans la mémoire, comment imaginer, restituer l'exploit que représente toute existence ?

et j'entends la voix qui est totalement identique à la sienne, parfois plus distincte et assurée, parfois plus sombre, lente ou réservée, tantôt ardente, tantôt lisse, tantôt rauque et tantôt claire,

elle énonçait les noms les uns après les autres, les répétait, précisait parfois les lieux, à d'autres moments passait en disant j'ai oublié — elle ne sait pas que ce n'est qu'en oubliant qu'elle peut se souvenir, elle ne sait pas —, mais, soudain, au détour d'une phrase, elle prononçait d'un coup le nom oublié sans remarquer sa trouvaille ; les lacunes pouvaient se manifester d'un instant à l'autre et, au passage suivant, la voix essayait de les combler ; et cette voix et celle des autres, celles qui se trouvent à l'extérieur, formaient une sorte de polyphonie, des lignes cheminant sur des niveaux différents qui, parfois, s'interrompaient brusquement ou, ébranlées par un choc, zigzaguaient et, pourtant, malgré ces soubresauts, une sorte de récit abstrait prenait forme, celui-là même que reprend l'écrit de Mariam et dont ce n'est que la réécriture — quoique je ne puisse savoir exactement ce qu'était à l'époque le texte de Mariam sinon ce que j'en ai compris, plus précisément imaginé après sa perte, interprétant les épisodes racontés à son sujet —, ce que je continue d'entendre quand

regarde, dit-elle, je ne sais qui a pris toutes celles-là  
oui, qui, en fait ?

puisquela plupart des photos n'ont pas d'auteur, des plus  
anciennes aux plus récentes, elles ne sont pas signées. Certaines  
sont l'œuvre maladroite de différents photographes de quartier, les  
autres doivent provenir des mains de Séto, Séto Emmi qui, avec son  
appareil antédiluvien fatigué, photographiait ses compatriotes ou  
les paysans arrivant en ville. Il n'était sans doute pas le seul véritable  
photographe, quoique je dois admettre qu'il y a là un style, une façon  
d'installer les visages devant l'objectif, de voir les détails et d'éclairer,  
une manière de disposer dans le champ les objets les uns par rapport  
aux autres où travaille à son insu une pensée picturale semblable  
à l'inflexion si savoureuse de son accent provincial. Un artiste ? il  
en aurait souri en coin, comment aurait-il connu ce terme ? et il  
aurait roulé ses yeux bleu-vert, insolents et pénétrants. Il me semble  
que personne ne pensait au photographe, il n'existait pas, ou plus  
exactement il n'était personne, ce n'était ni une situation ni une  
fonction, tout au plus un point de vue perpétuellement mouvant.  
C'est pourquoi, quand je regarde les photos, je dois être aussi  
attentif à ce qu'on voit qu'à celui qui les a prises, à cette image que  
j'appellerais « intérieure », invisible, que moi seul peux discerner.

### Ouvre

et ce mot très banal semble le début d'un étrange rituel où  
je passerais du rêve d'une vie quotidienne à l'épreuve d'une réalité,  
il semble que moi aussi je doive trouver ma place dans la réalité des  
photographies, non pas en occupant l'emplacement de l'objectif qui  
observe de l'extérieur, mais en franchissant le seuil de l'esprit de  
celui qu'on photographie, en m'y attardant, en cet instant unique  
où l'œil fusionne avec la terreur, l'extase, l'éclat de la joie, avec ce qui  
n'est pas dit, ce silence, ce désir de parole puisque autant il n'y a pas  
de silence sans une parole qui,

voilà, soudain,  
résonne

comme ça devait se passer lors de la lecture du texte de Mariam, entre les quatre cloisons de la chambre (le froid au-dehors, l'humidité pénétrant par les fentes de la cloison), quand elles suivaient fiévreusement une histoire dont elles connaissaient tous les tenants et les aboutissants, continuant cependant à tendre l'oreille ; attentives, elles se remémoraient un épisode oublié qu'elles suggéraient à Mariam d'ajouter, en marge ou dans les dernières pages ; on dirait qu'une lente modulation, une intonation apparemment monotone, parfois un rythme porté par une palpitation interne me précèdent,

je suis la voix, il me semble que je suis les lignes de l'écrit perdu, je le regrette, je m'émeus de son absence, emporté moi aussi dans l'enchantement d'une parole disparue,

et je gravis les pentes, les côtes, au rythme lent d'Antika, dans les montées et les descentes, suivant son souffle ample, tendu qui est sans conteste la vérité physique de la voix quand elle fait un effort pour faire émerger, façonner les matériaux de la création, j'avance en suivant la voix, je ne regarde pas son visage, je ne peux pas le regarder, je suis sur le point d'hésiter mais je continue à aller de l'avant, vers ses silences ; il faut que je les conquière, derrière eux, j'entends une autre voix, celle qui parlait, qui racontait, qui lisait les yeux fermés et, parfois, il me semble que si je retournais la photo, elle apparaîtrait.

Derrière la photo, il y a une voix qui paraît monologuer mais, lorsque, tout doucement, mon oreille s'habitue à son débit et que j'attache moins d'importance à ce qu'elle raconte, alors je comprends qu'elle est habitée par une autre présence, pas vraiment réelle mais virtuelle, que viennent animer souffles et figures qui se fuient les uns les autres, s'aiment, se haïssent, se déchirent, s'abandonnent et chaque voix a son accent propre, sa tessiture, son vocabulaire, sa fièvre et son angoisse mais toutes se rejoignent en un point qui est la voix-source affranchie de l'une ou de l'autre personnalité, devenue un langage neutre et qui donne involontairement une profondeur à ma vie et ma main écrit anonymement à sa suite, peut-être un écrit palimpseste dont je ne suis pas le maître, je ne le suis plus.



Dans mon exaltation, j'entends soudain la voix, intime et étrangère, insaisissable,

fais en sorte qu'ils apparaissent

à l'adresse de n'importe qui et non pas à la mienne, de quelqu'un qui puisse assumer l'anonymat, s'en satisfaire, entrer dans la passion de la disparition, réussir à répéter sans se répéter, en créant

fais en sorte qu'ils vivent

Ouvre, dit-elle

va dans les pages intérieures,

je suis devant le journal et eux sont assis en rond, sur un cercle imaginaire, ils attendent, immobiles, dans leurs habits de tous les jours, avec leurs soucis, un instant distraits, ils sont prêts : quelqu'un peut venir photographier la scène.

# ELMONE

# LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE

J e ne sais ce qui s'est passé, des années après, un jour, mais quand était-ce exactement ?

j'étais sorti,

les photographies étaient restées au milieu, à la lumière et dans la poussière, ça avait toujours été ainsi quand nous étions ensemble, nous les avions mises aux murs de la maison, fixées avec des épingles, regardées, oublié leur existence ; la chaleur, l'humidité de la ville, la saleté et les déjections des insectes, le tabac, toutes les souillures de la maison avaient pénétré couche par couche les papiers, s'étaient incrustées, infiltrées dans les cartons, avaient grignoté leurs fibres comme des mites, des taches jaunâtres étaient apparues à leur surface, les lignes étaient devenues imprécises, floues, les formes s'étaient assombries, les objets avaient été rongés, les visages s'étaient éloignés, avaient été presque oubliés, je ne pouvais mettre sur l'un ou l'autre qu'une parole, qu'un nom, la trace d'un nom de lieu. La destruction avait commencé.

J'ai décidé de les rassembler, j'ai classé les fragments moisissés, vieillis, mal en point ou émiettés, j'ai enveloppé la liasse dans son linge d'origine comme autrefois les mères emmaillotaient les enfants dans leurs couches — Elmone, Vergine, Antika avaient lavé, nettoyé, emmailloté leurs filles, les avaient portées, embrassées et mises au berceau ou dans les langes afin qu'elles grandissent, elles aussi leur

chantaient des berceuses, les ont chantées, puis la voix s'éteignant, se sont tuées,

je m'apprêtais à les poser sur une des étagères, entre deux livres ventrus, quand, d'un coup, l'histoire a commencé. J'ai cru que soudain l'histoire commençait... il y eut une rupture, quelque chose se brisa, un fil se rompit et, une par une, les photos tombèrent par terre, sur le tapis, je me suis dit — c'est le vieux kilim rouge, bleu vert —, les photos nouvelles et anciennes se dispersèrent, s'éparpillèrent, les visages, les paysages se retournèrent, salis, flétris, les caractères inscrits sur leurs dos usés commencèrent à s'effacer, des pas sur le sable, de la poussière ou des ombres ; j'ai pensé qu'il s'agissait des feuillettes du cahier perdu de Mariam, je les connaissais, des lignes à l'encre violette, le jour, l'heure, le mois, le lieu, le nom, le prénom, j'avais pratiquement vu cette chronique, tout était inscrit, il suffisait de recopier ; les pages du cahier s'étaient détachées, pêle-mêle, des inversions inévitables se produisaient, les feuillettes s'entremêlaient avec les photos, ils s'étaient glissés parmi elles, étaient entrées en elles, ils tournoyaient à la lueur d'un feu lointain, la flamme du poêle tremblotait, l'une somnolait, l'autre cousait, la troisième fumait, il ne se passait rien lorsqu'a sonné l'horloge du clocher lointain.

Où étais-je ? Quand était-ce ?

Il était tard. Sans doute était-ce déjà trop tard, mais j'aurais pu essayer de ramasser les photos, les numéroter, les protéger avec des feuilles transparentes, les ordonner, les lister, faire des projets, partir à Belfort sur les traces de Mariam, s'il y en avait, m'installer dans la section des archives municipales, fouiller dans les actes de mariages, de naissances et de décès, me procurer des adresses, trouver Dzarganouche, oui, trouver celle qu'on appelait aussi Flora qui, peut-être, vit quelque part, j'aurais pu aller à Beyrouth me plonger dans les papiers du sanatorium, s'ils avaient été conservés, pour découvrir la date de la mort de Vergine, je pouvais encore suivre les traces d'Antika, interroger les survivants, recueillir des informations et des photos, faire la synthèse afin de recomposer

LA LIASSE	11
ELMONE	23
VERGINE	69
ANTIKA	143
LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE	237